

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(12 octobre - 11 novembre\)](#) Item **301. Val-Richer, Lundi 28 octobre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven**

301. Val-Richer, Lundi 28 octobre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Famille Guizot](#), [Politique \(Espagne\)](#), [Politique \(France\)](#), [Réseau social et politique](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1839-10-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°311/308-309

Information générales

Langue Français

Cote 768, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

301 Du Val Richer Lundi 28 octobre 1839

7 heures et demie

Je ne m'étonne pas qu'on soit furieux contre Maroto. Il a bien dérangé le comte de los Valles. Mais j'admire qu'on en veuille. tant au cordon d'Espartero. On tient donc encore plus au respect des cordons qu'au respect des Rois. N'avez-vous pas eu aussi vous-même un peu d'étonnement de ce cordon ? Pour moi, je vous l'avoue, s'il a fait grand plaisir à Espartero, si les Espagnols ont trouvé que c'était là pour lui une récompense, si une aune de ruban rouge, venu de France, a au delà des Pyrénées cette valeur, je trouve qu'on très bien fait. Je fais cas des cordons ; ils plaisent à quelque chose d'indestructible et de puissant dans la nature humaine ; mais je ne les respecte pas ; pas plus que je ne respecte l'argent. Ils sont comme l'argent, très bons à donner à ceux qui les aiment, et il faut savoir, chamarrer les hommes comme les enrichir. Mais je ne connais à l'emploi des cordons, qu'une limite ; c'est de ne pas les user au point qu'on ne les désire plus. Vous voyez qu'on n'en est pas là dans la Péninsule.

Ma mère est mieux. Elle vient de me faire dire qu'elle avait passé une bonne nuit. Je l'ai fait promener hier pendant deux heures au plus petit pas possible sous un ciel sans soleil mais doux et en causant du passé, cette vie des vieillards. Elle était contente, et le contentement est ce qu'il y a de plus sain à tout âge.

J'écris ce matin à Lord Brougham pour lui dire qu'une petite affaire qu'il m'avait recommandée vient d'être faite. J'ai bien envie de lui reprocher d'être revenu trop tôt. Il fallait nous donner trois jours, son expérience est manquée. J'ai peur qu'il ne lui en reste qu'un ridicule de plus. Je suis bien aise que ce mariage Appony soit tout-à-fait arrangé, et que vous ayez votre nièce près de vous. Peut-être en ferez-vous quelque chose ?

Votre anglaise vous plait donc. Est-ce plus qu'une bonne d'enfants ?

Vous devez avoir les Pairs ce matin, au Moniteur. M. Rossi est le seul qui m'intéresse. A sa place, j'aurais mieux aimé attendre qu'une porte s'ouvrit à la Chambre des Députés. Mais qui sait attendre ? Il sera bien partout. Il est du très petit nombre des hommes qui ont assez d'esprit pour que je regrette que vous ne les connaissiez pas.

10 heures

J'ai beau faire, je ne tousse pas. Mais il fait froid. Vous n'êtes pas plus pressée que moi. Je monterai l'escalier de cet entresol avec tant de plaisir ! Je n'ai pas plus de nouvelles que vous. Je vous envoie le peu qui m'arrive. Adieu. Adieu, Adieu. Je suis bien aise que vous vous soyez reposée hier. Vous aviez l'air fatiguée. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 301. Val-Richer, Lundi 28 octobre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-10-28.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 23/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1916>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 28 octobre 1839

Heure 7 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Du Val Richer le 28 Octobre 1837 768

410

7 heures et demie

Je ne métais pas qu'on soit
 furieux contre Maroto. Il a bien désigné le
 Comte de los Valls. Mais j'admire qu'on se mette
 tant au cordon d'Espartaco. On tient donc encore
 plus au respect de, cordon, qu'au respect de, Roi.
 N'avez-vous pas eu aussi vous-même un peu
 d'étonnement de ce cordon ? Pour moi, je vous
 l'avoue, j'ai fait grand plaisir à Espartaco,
 si les Espagnols ont trouvé que c'était là pour lui
 une récompense, si une anne de ruban rouge,
 venu de France, a au delà de, Biscaye, cette
 valeur, je trouve qu'on a très bien fait. Le fait est
 de, cordons, ils plaisent à quelque chose
 d'indestructible et de puissant dans la nature
 humaine ; mais je ne les respecte pas ; pas
 plus que je ne respecte l'argent. Et donc, comme
 l'argent, très bon à donner à ceux qui les
 aiment, et il faut savoir chasser les hommes
 comme les enrichis. Mais je ne connais, à
 l'impair de, cordons, qu'une limite, et il ne
 pas les avoir au point qu'on ne les désire plus.
 Vous voyez qu'on n'en est pas là dans les
 Péninsule.

Une mère est mieux. Elle vient de me faire
dire qu'elle avait passé une bonne nuit. De l'air
fait promence hier pendant deux heures, au plus
petit pas possible, sous un ciel sans soleil mais
doux, et en contant du passé, cette vie des
vieilles. Elle était contente et le contentement
est ce qu'il y a de plus sain, à tout âge.

J'écrivis ce matin à lord Brougham pour lui
dire quinze petite affaire qu'il m'avait recommandée
venir d'être faite. J'ai bien envie de lui reprocher
d'être revenu trop tôt. Il falloit nous donner
trois jours. Son expérience est manquée. J'ai peur
qu'il ne lui en reste qu'une viduité de plus.

Je suis bien aise que ce mariage apparemment
soit tout à fait arrangé et que vous ayez votre
vieille prière de vous. Peut-être en ferez-vous
quelque chose. Votre Anglaise vous plaît donc.
Est-ce plus qu'une bonne d'enfant ?

Vous devez avoir les pairs ce matin au
Mémorial. Le Halli est le seul qui m'intéresse.
À sa place, j'aurais mieux aimé attendre quinze
jours l'ouverture à la Chambre des Représentants.
Qui sait attendre ? Il sera bien partout. Il est
du bon petit nombre des hommes qui ont assez
d'esprit pour que je regrette que vous ne les
connaissiez pas.

J'ai bien
vous m'avez
l'écriture de
à
vous envoie
à
vous voyez

10 heures.

J'ai beau faire, je ne tance pas. Mais il fait froid.
Vous n'êtes pas plus pressé que moi. Je m'attendrai
l'écarter de cet intérieur avec tout le plaisir!

Je n'ai pas plus de nouvelles que vous. Je
vous envoie le peu qui m'arrive.

Adieu. Adieu. Adieu. Je suis bien aise que vous
vous soyez reposé bien. Vous aviez l'air fatigué!

3

me faire
de l'air
au plus
stabilité
vie des
contenuent
et l'age
sans pour lui
voit reconnaître
de lui reprocher
mes, de mes
me. J'ai pour
de plus.
age Appony
me voyez votre
mez vous
fait donc.
entier au
m'attendre.
adieu qu'on
prouve. Mais
tout. Il est
ont assez
ne les

6

8